

Les rois du tango

Nouvelles confirmées

Publié par : Donaldo75

Publié le : 19-12-2014 13:45:51

Les rois du tango

« Des paquets, encore des paquets et toujours des paquets ! » disaient mes bras à mon cerveau. Je commençais sérieusement à saturer de ce boulot de merde, à transporter des colis d'un point de dépôt vers une aire de stockage, tel le robot de base. Les gars dans mon genre n'avaient pas trop le choix : soit ils travaillaient bêtement et sans réfléchir, soit ils terminaient dans la rue. J'avais trop de fierté pour devenir un sans-abri, un clochard, un rejeté de la société. Je préférais mon statut de bête de somme, d'abruti du service du public, payé des clopinettes, considéré comme un fainéant, asservi mais repus, à celui de cloporte social, de créature écrasée par des piétons trop pressés et tabassés par des vigiles bas du front.

« Bobby, tu bouges ton cul, on n'a pas que ça à foutre ! » rugit mon chef adoré, un gras du bide appelé Gérard.

Un comble ! Dans la hiérarchie des branleurs, le Gérard était bien placée, toujours à donner des ordres débiles à son troupeau d'esclaves, le plus souvent des intérimaires analphabètes, assis sur son gros derrière. Combien de fois je m'étais retenu de mettre une peignée à ce parasite mais j'avais trop besoin de ce job pour payer mon loyer, mes bières et mes spaghettis à la bolognaise.

Il ne restait qu'une heure à tirer avant la fin du service et le début du week-end. Pour une fois, je ne travaillais pas le samedi. D'habitude, un chefaillon anonyme cochait des cases sur le planning général, décidant de pourrir la vie d'un pauvre type affecté le samedi à un entrepôt loin de chez lui. Cette fois-ci, j'avais échappé à la corvée. Je pouvais prévoir un vendredi soir avec mes potes de comptoir, les rois du tango. On s'était donné ce nom, pas plus débile qu'un autre, parce que notre clown, Ricky, dansait comme un dieu et nous avait fait connaître son monde de la nuit.

Je n'étais pas chaud au début. La danse et moi ça faisait deux. Je me remettais péniblement de mon adolescence passée à prendre des râteaux dans les boudoirs de mon bled, tout ça parce que je ne savais pas aligner mes pieds au rythme de la musique, au grand dam des nanas et sous les rires des pauvres taches gesticulantes. Ricky, le roi du coude levé, m'avait persuadé, ainsi que le reste des copains, à essayer, quitte à me retrouver le cul par terre. On avait pointé notre groin dans un de ces clubs, à moitié bar et à moitié salle de bal, des quartiers Est de Paris, et il nous avait fait découvrir son univers.

Depuis, les vendredis soir, après la traditionnelle séance de dégrasage au zinc de Néné le Belge et l'incontournable gavage d'estomac dans un boui-boui local, on partait remuer notre popotin avec le troisième âge, les célibataires endurcies, les fans de l'accordéon j'en passe et des plus gratinés.

« On a fini, les gros, allons se rincer la bouche chez la Brigitte ! » lâcha l'incontournable Riton.

Lui, c'était le second de Gérard, son dauphin comme disait le commandant Cousteau. Autant Gérard était con à bouffer du son, autant Riton en avait dans la tronche. Il n'avait pas sa langue dans sa poche et arrivait toujours à ses fins avec le chef. Quand Gérard nous les brisait trop, Riton lui disait sans détours, dans un langage fleuri et pas toujours académique. Certes, il le faisait rarement devant nous, les employés, la cheville ouvrière de la logistique postale. Il fallait préserver l'ego de Gérard le ventru, ne pas l'humilier devant ses subordonnés et respecter la chaîne de commandement instaurée par le règlement intérieur. Riton jouait avec lui, tel le marionnettiste avec sa poupée de bois, et l'amenait où il voulait, par le bout du nez.

Le gros déclina l'offre. Nous étions habitués à son refus qui nous arrangeait tous. Gérard faisait le

beau au travail mais il devenait un toutou dès son retour à la niche. Bobonne veillait au grain et ne lui permettait pas de s'hydrater le gosier avec des sous-fifres, encore moins dans un établissement tenu par une ancienne pute.

« Que diraient les voisins ? » servait de logique sociale à la famille éléphant.

Il ne fallait pas déroger à quelques principes de base. Le premier était : garder sa merde à la maison, bien enfermée dans des placards. Le second se résumait à ce simple constat : rien que des jaloux qui n'attendent que de nous voir tomber dans la gadoue.

Je n'arrivais pas à retenir les autres règles mais elles étaient du même tonneau.

Riton paya sa tournée, en bon seigneur entouré de ses soudards. Il y avait Momo, Mamadou, Alberto, Jo et Gonzo. Les sept mercenaires comme nous appelait la Brigitte.

— A la vôtre, ô chevaliers du transport postal, déclama Riton.

— Santé, répondirent les six autres buveurs de mousse.

Momo et Mamadou étaient musulmans. Sur le papier. Ils pratiquaient de petits arrangements avec Le Prophète, surtout quand la Brigitte rameutait des anciennes collègues, fatiguées de turbiner sur les boulevards extérieurs.

Alberto venait de Turin. Il rêvait de revenir dans sa ville natale avec ses quatre enfants et sa femme.

Jo avait fait des études supérieures mais il avait merdé à un moment dans son plan de carrière.

Gonzo était portugais. Il était venu à Paris à l'adolescence, pour débiter une carrière de footballeur professionnel dans le club de Créteil. Les blessures, le jaja et les maladies vénériennes en avaient décidé autrement. Il s'était reconverti dans le courrier.

— Comment allez vous occuper votre week-end ? Moi, je vais à Deauville rejoindre ma fiancée et ses parents, dit fièrement Riton.

— Je vais voir le PSG, annonça Momo. J'ai eu des places par mon cousin. On va bien se marrer contre les ploucs de Lens.

— J'ai un mariage, avoua Mamadou.

— Tu nous invites pas ? Je suis sûr qu'il y a de la belette affamée, dit Jo.

— C'est réservés aux grands, répliqua Mamadou.

— Ceux qui n'ont pas besoin d'une pince à épiler pour pisser, précisa Riton.

— J'ai lu qu'il existait des genres de tubes pour se la faire allonger, rajoutai-je.

— C'est déjà fait pour Jo. Il est au max, répondit Mamadou.

« Quand on ne sait pas quoi dire, autant parler de cul. » disait mon grand-père.

Je gardais ce principe en tête à chaque sortie avec mes collègues de travail. Je n'étais pas plus profond qu'eux, loin de là, mais je connaissais mes limites en matière de conversation. Jo était la tête de Turc idéale pour notre clan des sept. Il s'était tellement vanté de ses conquêtes féminines, de sa facilité à draguer de sept à soixante-dix-sept ans, qu'on avait décidé de le prendre à contre-pied et de se moquer de sa supposée petite queue. En vrai, personne ne savait rien de la taille de son engin mais à force d'insister c'était devenu une légende urbaine. Jo la terreur des cocus était équipé d'un lombric, d'un cigarillo à moustache. Loin de se vexer, il était fier de voir son statut de tombeur reconnu par ses équipiers. En plus, cela ne l'empêchait en rien d'accumuler les conquêtes au travail, des factrices en général, pendant la pause syndicale.

Riton reprit l'initiative. Il nous parla de son futur week-end en Normandie. Ses beaux-parents étaient blindés, sa dulcinée ressemblait à une poupée et tout ce beau monde lui mangeait dans la main. L'ascenseur social passait par là, selon ses dires, et il allait bientôt pouvoir intégrer les hautes sphères de la société française.

— Pour quand le mariage ? Si ce n'est pas trop indiscret, demandai-je.

— L'année prochaine.

— On est invités ?

— Bien sûr, ainsi que toute la boîte.

— Génial, dit Momo.

— Je déconne les mecs, précisa Riton. Beau-Papa est directeur dans une grosse entreprise de Caen. Belle-Maman est pharmacienne. Chouchou termine ses études de médecine. Autant vous dire que j'hésite déjà à inviter mes loqueteux de parents alors des gusses de La Poste ça va faire désordre.

- Tu as honte de nous, objecta Jo. Dis le !
- Ne le prends pas mal, répondit Riton. C'est du bon sens. Est-ce que tu vas draguer la petite jeunette accompagné de ta grand-mère ? Je ne crois pas.
- Et Gérard, tu l'invites ? Il est quand même cadre, répliqua Jo.

La lutte des classes allait démarrer, entre deux tournées de bière blanche. Je n'étais pas un fan des discussions politiques et encore moins quand elles touchaient de près mes collègues de travail. Riton était connu pour ses positions droitières, du genre « travailler plus pour gagner plus. ». Il militait activement dans le parti du nain à talonnettes.

Jo faisait partie de l'autre camp. Il avait même collé des affiches pour notre illustre collègue postier lors de la dernière présidentielle.

Alberto, Mamadou et Momo se fichaient de voter, Gonzo jouait son bulletin aux dés. Moi je tapais au milieu, histoire de ne froisser personne.

Une fois n'était pas coutume, Brigitte nous sauva la mise.

— Jo, beau gosse, viens par là, je vais te présenter une de mes copines.

Ses relations, en général, tapinaient dans le centre de Paris ou sur les boulevards extérieurs. Elles étaient du genre expérimentées, des mères de famille ou des secrétaires de direction perdues sur un chemin pavé de bonnes intentions.

Jo laissa ses neurones du bas prendre la direction des opérations. Il suivit la tenancière vers le fond de l'arrière salle. Nous savions tous qu'il ne reviendrait pas à temps pour terminer cette intéressante conversation. C'était tant mieux.

Riton en profita pour changer de sujet. Il interrogea Momo sur le PSG. Après la fesse, le football constituait le meilleur ciment social dans une discussion de bar. Certes, il contenait une part de risque mais il fallait vraiment en vouloir pour parler ballon rond avec un Parisien et un Marseillais dans la même pièce.

Deux heures plus tard, j'étais de retour chez moi à Bagnolet. Le temps de me changer, d'avalier l'aspirine réglementaire, de gober un œuf pour prévenir des lendemains de cuite, j'étais prêt à rejoindre mes compagnons de fiesta, les rois du tango.

J'arrivais chez Néné le Belge, un cafetier de la rue de Montreuil, où m'attendait la bande.

— Voila Bobby le chaloupé ! On va pouvoir lancer la troisième tournée, rigola Ricky.

— Allez Néné, envoie ta meilleure blanche de Bruges ! On manque de carburant, ajouta Johnny.

— Super de te voir ce soir, dit gentiment Loulou.

Le quatuor était au complet. Ricky n'était pas le leader car nous étions tous trop fiers pour ça ; chacun jouait sa partition selon ses talents naturels. L'ensemble fonctionnait bien.

Ricky, un grand échalas au visage triste, tenait parfaitement le rôle du clown, capable de se moquer de lui-même, des autres, de tout en fait, sans limite à sa créativité. Un artiste.

Johnny, un beau blond ressemblant à qui-vous-savez ne donnait pas sa part au chien. S'il y avait un rocker sur Terre c'était bien lui. Un rebelle.

Loulou, taillé en Hercule de foire, gentil et bien élevé, se cantonnait au personnage du benêt de service. Pourtant, il était loin d'être stupide mais son physique le desservait. Un innocent.

Quant à moi, Bobby, j'avais un petit quelque chose qui plaisait aux rugueuses célibataires endurcies. J'en profitais largement, depuis mon entrée dans le monde de la nuit dansante, pour servir de gars facile à celle qui voulait terminer la nuit à quatre pattes sur son matelas. Un gentil.

Ce vendredi ne dérogeait pas à nos habitudes. D'abord, on se buvait quelques bières chez Néné le Belge puis on allait dîner dans un petit restaurant sans prétention et choisi au dernier moment, en un mouvement artistique collectif.

— J'ai faim, déclara Johnny.

— Demande des cacahuètes à Néné, répliqua Ricky.

— On n'a pas décidé du restaurant, objecta Loulou. Et moi aussi, j'ai les crocs. Je pourrais bouffer Néné tellement j'ai la dalle.

— J'ai entendu, mon Loulou, dit Néné du fin fond de l'espace.

— Allez, ça va, répondit Ricky avec l'accent bruxellois.

— Je ne suis pas de Bruxelles, Ricky, mais de Liège, précisa Néné.

- Je n'avais plus de bouchon, sortit Ricky dans un effort désespéré de faire rire.
- Si on revenait à nos moutons, dit Johnny. Si je bois une chope de plus, je chante du Dick Rivers.

C'était la menace ultime. Pour Johnny et les puristes de son calibre, Dick le Niçois représentait le rocker fatigué, la honte des porteurs de santiags. Johnny excusait Eddy Mitchell et ses émissions à la con, ses films ennuyeux et son virage musical, parce qu'il ne se voulait plus une icône du rock mais un brave gros toutou passionné par les westerns de papa.

« Au moins, la Chaussette Noire ne se prend pas pour Elvis ! » disait Johnny quand on le titillait sur le sujet.

Il était beaucoup moins tendre avec le Chat Sauvage, accusé de tous les maux et dénigré à chaque fois. Pourtant, fin du fin, Johnny connaissait l'intégralité du répertoire sixties de Dick Rivers qu'il l'interprétait avec brio. Un mystère.

- Tant que tu n'as pas sa gueule, on est tranquille, répliqua Ricky.
- On a assez vu d'horreurs pendant la guerre, fit observer Johnny.
- Et vous, demanda Loulou, vous avez faim comment ?
- Avec notre estomac, répondis-je.

On était parti pour ne pas décider et continuer à pratiquer l'escarmouche, la vanne voltairienne à la mode parigote, bref à la jouer facile. Une fois de plus, Néné le Belge siffla la fin de la récréation.

— Vous allez toujours danser vos trucs de salon ? Si c'est le cas, je connais un petit établissement fort agréable, proposa-t-il.

- Explique, dit Ricky.
- J'ai un compatriote, un gars de Namur, qui s'est récemment installé dans le vingtième, du côté de la place Gambetta. Il cuisine des plats de son coin, à l'ancienne. C'est très goûteux.
- Il s'appelle comment ?
- Vous allez rire, je le sens. Son nom est Hector Patate.
- Tu déconnes ?
- Je suis sérieux. Il est très connu en Wallonie.
- Bon, on y va de ta part, dis-je dans un souci d'accélérer la cadence. Tu n'y vois aucun problème ? Namur et Liège sont en paix depuis le dernier Tour des Flandres je crois.
- Sans problème !

Le voyage jusqu'à la Taverne de Namur se déroula en un temps record. Ricky demeura fidèle à sa réputation de pitre, faisant rire les passagers du métro, Johnny chanta une ballade de son idole et Loulou calma les éventuels casse-bonbons par sa présence imposante. Pour ma part, je me contentai de me marrer aux grimaces de mon ami danseur et de sourire aux rares grincheuses présentes dans la rame.

Une fois arrivés à destination, un petit homme rond et moustachu nous accueillit.

- Bonsoir messieurs, je suppose que vous souhaitez une table pour quatre personnes.
- Exactement, répondit Ricky. On vient de la part de Néné le Belge.
- Mon ami René ! Comment va-t-il ?
- Toujours aussi gros, répliqua Johnny.

Le restaurateur ne se démonta pas devant l'apparente impolitesse de notre rocker favori. Il le gratifia de son plus beau sourire plein de dents et nous dirigea vers une jolie table ronde.

— Voici la table des invités de marque, dit-il. Je la réserve aux clients recommandés par mes collègues et compatriotes. J'espère que vous lui ferez honneur en dégustant nos spécialités culinaires wallonnes. Annie viendra prendre la commande et s'occupera de vous.

— Parfait ! Nous vous remercions de votre sollicitude. Nous allons goûter vos délicieux mets, dit Ricky avec un air de faux-cul hors du commun.

Hector Patate était aux anges. Il partit vers l'office et demanda à une grande bringue blonde de préparer les apéritifs.

- Bonsoir messieurs, je m'appelle Annie, dit la serveuse.
- Salut Annie, répondit Ricky. Nous sommes les Fabuleux Quatre, les rois du tango. Moi, je m'appelle Ricky. Je suis le rigolo de la bande. Lui, c'est Johnny notre rebelle sans cause. A ses côtés vous voyez notre garde du corps le tendre Loulou. Enfin, pour terminer en beauté, voici Bobby, le briseur de cœurs, le Roméo des bals musette.

— Et vous vous produisez souvent ?

Visiblement, on ne la lui faisait pas, à Annie. Elle n'était pas du genre à aimer les sucettes à l'anis, en tout cas pas le modèle chargé offert par Ricky et son humour de comique troupier. Je trouvais ça dommage parce que c'était un beau brin de fille, pour qui aimait les girafes à cheveux jaunes.

— Ricky ne se produit que le vendredi soir. Nous lui servons de faire-valoir, osai-je dans une vaine tentative de sauver les meubles.

— Ne vous fatiguez pas, joli cœur, j'en vois tous les soirs des cas désespérés. Il n'y a pas de remède, juste un peu de chaleur, de charité chrétienne et une bonne tarte au sucre.

— Il y a quoi dans votre apéritif ?

— Merci de revenir au sujet, Roméo. Je ne peux vous livrer la recette de ce nectar légendaire à Namur et fabriqué par des générations d'Hector Patate. Tout ce que je peux vous dire, et je cite le chef : c'est bon pour vos petites cellules grises.

— Envoie Germaine ! On est là pour les spécialités locales, rugit Johnny, de plus en plus affamé.

— Moi c'est Annie. Je suppose que vous souhaitez commander. Je vous conseille le poisson, c'est bon pour la mémoire.

— Nous allons passer commande, madame, répondit platement Loulou. Que nous conseillez-vous ? Annie regarda le massif Loulou. Elle vit en lui le petit garçon gêné par la conduite inconvenante de ses compagnons de table. La girafe blonde eut pitié de lui, comme souvent, et passa en mode diplomatique, presque pédagogique. J'en profitai pour calmer les ardeurs de Ricky et Johnny, déjà bien attaqués par les tournées successives chez Néné le Belge. Je n'avais pas envie de rater la séance de danse nocturne du club des Lilas.

Une fois la commande passée, Annie repartit en cuisine. Je portai un toast général.

— A la découverte de la gastronomie namuroise !

— Santé !

Néné le Belge ne nous avait pas menti. En plus de nous servir des portions copieuses, le restaurant offrait une variété de plats différents, ni trop fins ni trop lourds. Ils s'accordaient bien avec le vin de Namur, choisi par Hector Patate lui-même, à ma demande. Johnny et Loulou ne parlèrent presque pas pendant les entrées tellement ils avaient faim. Du coup, la conversation se résuma à un dialogue entre Ricky et moi, ponctués par des bruits de mandibules.

— Tu veux vraiment revenir au club des Lilas, Bobby ?

— Oui. C'était bien, avec une bonne ambiance.

— J'ai trouvé la musique un peu naze.

— Tu as quand même dansé toute la nuit.

— Avec trois grammes, je peux danser sur du Richard Clayderman.

— Tu avais largement dépassé la limite. Tu t'en souviens au moins ?

— Pas de tout.

— Loulou t'a ramené sur son dos.

Le concerné hocha la tête pour confirmer mes dires. Il avait porté un Ricky complètement défoncé, de la porte du club jusqu'à son lit.

— Je me souviens de la Eugénie. Tu l'as emballée ou pas ?

— J'étais pas mal chargé. Je ne me sentais pas de lui faire le coup du ronfleur une fois dans son lit. J'ai donc joué au grand prince. Nous avons rencart ce soir.

— Petit cachottier ! On va donc y aller pour te tenir la chandelle.

— Quelle mauvaise foi ! Toi, tu y vas pour frimer devant les quinquagénaires en goguette. Tu leur balances ta rumba, ton cha-cha-cha et je ne sais quelle connerie cubaine puis tu les achèves avec un bon vieux tango. Elles se pâment rien qu'à te voir danser. Ce n'est pas de ma faute si la dernière fois tu as gerbé sur ta conquête du soir, alors qu'elle avait accepté d'aller faire un tour aux chiottes avec toi.

— Et les deux autres ? Tu y penses ? Peut-être qu'ils ont envie de changer d'air. On n'a jamais invoqué un plan cul pour choisir le club où danser. On ne va pas commencer ce vendredi. C'est une règle incontournable de notre bande.

« Putain, il va me faire chier avec un vote à main levée, ce cave ! » s'afficha en lettres capitales dans

mon cerveau. Je décidai de réagir et de mouiller mes collègues, les rois de la mastication, les obsédés de l'estomac.

- Bon, les gros, vous l'avez entendu comme moi. Le clown Ricky demande votre avis sur un point essentiel, capital pour l'Humanité. Où aller danser ce soir ?
- Je sais pas, je mange, baragouina Loulou.
- Tu ne peux pas faire les deux en même temps ?
- Chacun ses priorités. Moi, j'ai faim.
- D'accord monsieur le ventre sur pattes. Et toi, Johnny ?
- Tu décides pour moi. De toutes façons, tant qu'on rigole tous les quatre, ça me va.
- Tu vois, Ricky. Deux votes pour le club des Lilas et une abstention. On a la majorité absolue.
- C'est bon. On y va. Comment elle s'appelait déjà la fille avec qui je dansais ?
- Celle que tu as baptisé avec tes boyaux ?
- Oui.
- Arlette.
- Tu penses qu'elle sera là ?
- Si son pressing ne l'a pas ruinée, c'est possible.
- La honte ! Tu pourrais me rattraper le coup ?
- C'est peu probable. Elle l'a mal pris.
- Merde !
- J'ai une idée. Je ne sais pas si tu vas aimer.
- Balance !
- Tu es branché grandes blondes, non ?
- Oui.
- Tu n'as rien contre les girafes ?
- Non.
- Invite Annie.
- Tu es sérieux ? Elle va me mettre un râteau.
- Je m'en occupe, ensuite tu la prends en main et tu restes à l'eau claire.
- Banco !

Le marché était honnête. Ricky arrêterait de ronchonner, Loulou et Johnny profiteraient du spectacle en Technicolor et moi j'emballerais Eugénie. En plus, venir accompagné d'une femme était mieux vu dans ce type de club. Rien qu'à penser à Ricky en train de draguer Annie, la faire tourner dans les airs, j'en avais des bouffées de chaleur. Il me fallait blinder la position et vite. Je fis signe à Annie.

- Que me veut Roméo ?
- Annie, ô ma belle Annie, ne me vois-tu pas venir ?
- Si. Un peu. Passer du vouvoiement au tutoiement est un signe avant-coureur de la demande de rencart ou de numéro de téléphone mobile.
- Mon cœur est déjà pris.
- Dommage. J'étais prêt à te donner les huit derniers chiffres.
- On s'est raté de peu. La destinée. Dieu nous a créés sur cette Terre pour nous rencontrer trop tard. Une tentation afin d'éprouver notre foi.
- Okay. Accouche !
- Aimes-tu les danses de salon ?
- C'est un quiz ?
- Non, c'est sérieux. Les quatre rigolos assis à cette table sont, malgré les apparences, des aficionados de la rumba, du paso-doble et du tango. Nous nous astreignons, chaque vendredi soir, à en honorer la tradition dans un club de notre choix.
- J'avais moins de chance de le deviner que de gagner au loto.
- Je sais. Nous paraissions un peu agités, vu de l'extérieur mais en fait nous sommes des gars sérieux, gentils et tout le toutim.
- N'en rajoute pas, Roméo !
- Bref, comme nous te trouvons sympathique et belle gosse de surcroît, j'ai pensé te convier à notre fiesta de ce soir.
- Je ne sais pas. Ton offre est alléchante mais je déteste qu'on me marche sur les pieds. Je ne sens

pas le gros balèze ni le rocker à deux balles dans le rôle du grand danseur. Toi, je te sentais bien mais dans un tout autre registre, plus horizontal.

— Tu es directe.

— C'est une tradition en Belgique. « Mieux vaut chier droit que digresser de travers » dit-on dans mon patelin.

— Je la retiendrai. Tu viens d'où ?

— De Charleroi.

— On a l'air de bien s'amuser là-bas.

— Possible. Je suis partie depuis longtemps.

— Pourquoi ?

— J'aimais bien les digressions et moins la merde.

— Tu es une intellectuelle, en vrai.

— Ravie de te l'entendre dire. Sinon, toujours pas intéressé, Roméo ?

— Ne change pas de sujet, Annie, veux tu ? Tu a l'air d'oublier une personne à cette table.

— Non, je n'ai pas oublié le frère de Ronald Mac Donald.

— Eh bien, sache le, il est notre maître à tous. Si on nous appelle les rois du tango, c'est grâce à lui et personne d'autre. Néné le Belge pourrait te le confirmer.

— Tu déconnes ? Je connaissais les clowns trapézistes, voltigeurs, cracheurs de feu et dresseurs de baudets mais pas les danseurs de rumba.

— On ne peut pas tout savoir ! Je te pardonne car nous sommes tous des pêcheurs. Tu me feras deux Ave et trois Pater avec un « je vous salue Marie ».

— Alléluia !

— Alors, tu décides quoi ?

— Il ne peut pas s'exprimer tout seul ton pote ?

— Il est timide.

— Pas pour dire des conneries.

— Tu l'impressionnes.

— C'est pas des salades ?

— Croix de bois croix de fer si je mens je vais en Enfer.

« Emballez c'est pesé ! » disait mon professeur de physique au collège.

Annie regarda le clown Ricky. Elle le trouva soudainement plus présentable. Ricky prit sur lui de limiter ses vanes à deux par heure, un record de modération pour lui. La troupe put partir en direction du club des Lilas. Hector Patate nous salua d'un petit mouvement de moustaches et nous souhaita une bonne soirée.

Ricky, dans un déferlement d'élégance, commanda un taxi et ouvrit la porte à la grande girafe à cheveux jaunes. Loulou faillit mourir de rire en le voyant faire. Je dus lui mettre un coup de coude dans les côtes pour éviter l'impair. Johnny aussi m'étonna par son attention et sa politesse.

Finalement, Annie risquait d'apporter du changement chez les rois du tango. Ce n'était pas superflu.

D'aucuns me demanderaient comment se passa la soirée, si j'avais emballée Eugénie, si Annie et Ricky avait dansé toute la nuit tendrement enlacés et si Johnny avait chanté du Dick Rivers.

J'invoquerais simplement, la main sur la Bible et raide dans mes bottes, mon droit constitutionnel au silence. Et puis, merde après tout, le lecteur pourrait faire un effort d'imagination, ce n'est pas une notice de montage d'un meuble en kit !